

Le camino

Raconté par Gilles

Le 6 Septembre - La gifle

Kilomètre 700. Métro-boulot-dodo a laissé place à son lointain cousin Marcher-Se poser-buller. La routine a succédé à la routine.

La gifle ...

La joie de la découverte, de la surprise, l'angoisse de l'incertitude, tout ceci n'aurait duré qu'un temps ? Qu'est-il advenu de ce moment de déstabilisation où - la frontière juste franchie - je me retrouvait sur une nouvelle Terra Incognita, en ce pays hostile où les autochtones s'expriment dans un dialecte nouveau ?

Moi, pauvre naïf, qui avait déjà jeté à l'étang l'image que je me faisais du camino, comme quoi il résoudre tous mes problèmes sans efforts de ma part ... Et maintenant cette vérité ?

Levé 7h, départ 7h30, marche tranquille - ponctuée de pauses - jusqu'à l'étape déterminée la veille, 30 kms plus loin, auberge, douche, repos, lessive, courses, casse-croûte, journal, dodo. Point barre, retour à la ligne, on recommence.

Je regarde autour de moi les rues calmes de Atapuerca, petit village espagnol. J'ai posé mon sac, visité un peu le coin avec Kally, une néo-zélandaise très sympathique qui marche seule, elle aussi. On avait fait un bout de chemin ensemble, le matin même. Il faisait presque encore nuit et il y avait du brouillard.

Depuis combien de temps la routine m'a-t-elle rattrapée ? Une semaine, sans doute. Avant, je devais être occupé à trouver mes marques, comprendre que personne ici ne parle français ou anglais, recomposer mon pic-nic.

Mais c'est terminé. Je vais lui botter le derrière, à ce train-train, et vite. Fabian, cet espagnol, n'a-t-il pas dormi dans une grotte hier soir ? Ne m'a-t-il pas doublé, aujourd'hui, sans savoir où il allait s'arrêter ? Marcher sans objectif, tout droit, telle est la voie du pèlerin. C'est décidé, c'en est fini des préparatifs, demain sera un autre jour. Je suis libre, que diable ! N'est-ce pas ce que le chemin nous enseigne ?

Le 7 Septembre

Rien n'est plus pareil. Il y a des heures que la masse des randonneurs et des touristes s'est arrêtée. Ils me regardent perplexe quand je viens remplir ma gourde à l'auberge, puis repartir. La pluie chantait, et moi sous mon poncho je me sentais ridicule. Alors je l'ai enlevé, et j'ai chanté avec les dernières gouttes. Seul dans la meseta, dominant l'immensité des champs, je me suis mis à hurler. Hurler que j'étais en vie. De ma gorge sortait un cri qui était resté enfermé depuis bien trop longtemps. Je m'époumonais, jurant à la face de la terre que j'étais fier d'être ici, maintenant.

Ce jour là, j'ai marché jusqu'à n'en plus pouvoir. Quand enfin je me suis arrêté, il faisait nuit, et j'ai voulu rester en dehors du refuge. Il y avait un hamac. Je m'y suis installé. Un orage grondait au loin. Je regardais les éclairs zébrer le ciel. Le vent soufflait et me glaçait les os. La silhouette des arbres m'inquiétait. J'avoue avoir très mal dormi.

Le 14 Août - Le non retour

La clé de mon appart, dans une enveloppe. Et l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Le non retour. En avant ! Sac sur le dos, chaussures au pied, je n'ai pas encore de bâton - j'en ramasserais un deux jours plus tard - et voilà que je foule le parking de ma résidence, l'avenue en face, et après 800 petits mètres, je suis sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle. Je vis vraiment à côté du camino, petit coup de pouce de cette vérité supérieure que j'ai fini par appeler "ma bonne étoile", mais que d'autres appelleront "Dieu", "ange gardien", ou tout simplement "la chance".

Les premières rues, je les connais par coeur. Elles sont mon quotidien, ma routine. Je les emprunte à longueur d'années, pour me rendre au travail, faire des courses, visiter des amis. Mais en prolongeant la ligne d'un petit 1150 kilomètres, en suivant les marques blanches et rouges, puis les flèches jaunes, se trouve la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle. 1150 petits kilomètres pour trouver un sens à ma vie, et prendre des décisions sur le travail, les loisirs, les amis, les amours. Une bagatelle.

Colomiers, Pibrac, Léguevin. M'y voilà. Même pas un centimètre sur la carte grossière du guide. Et toc, je suis sur le chemin. Je ne réalise rien. Ces chiffres - 1150 kms, 40 jours - ne veulent rien dire. J'ai faim, il faut que je fasse des courses. Demain, c'est 27 kms jusqu'à Giscaro, et ça va sûrement être le cagnard. Et j'ai mal au petit orteil droit. Voilà ce qui me préoccupe.

Le 21 Août - Le doute

Pour la première fois, j'envisage l'échec. Le némésis des pèlerins, vil est fourbe, m'a frappé deux jours plus tôt, et aujourd'hui, c'est vraiment la galère. J'espérais que le caractère court de l'étape d'aujourd'hui - 19 kms - me permettrait de reposer ma tendinite, mais c'est évidemment le contraire qui s'est produit. C'est devenu difficile au bout de 7 kms. Ça doit vouloir dire que j'ai boité sur 12 kms, durant les derniers desquels chaque pas m'arrachait un couinement de douleur. J'ai même envisagé de terminer en auto-stop, tant je peinais. Dans ma tête, résonnaient les témoignages d'autres pèlerins plus vaillants que moi, qui s'étaient résolus à rebrousser chemin.

Et moi qui pensait que le pire était passé. Je sentais à peine de la fatigue dans les jambes, et je commençais à m'habituer aux ampoules. Finalement, cette douleur de l'autre jour m'a rattrapé. Ai-je marché trop vite ? Trop longtemps ?

Le village de Lescar, Dieu merci. Le médecin me rassure. Il me prescrit de l'anti-inflammatoire, mais aucun jour de repos. Il me donne 2-3 conseils, et me dit que, si je le supporte, je peux quand même marcher. Il n'y aura pas de séquelle. Il me dit que la tendinite peut évoluer, ou pas, dans un sens, ou dans l'autre.

Et il a raison. Il ne peut toutefois pas me prédire que de ce jour, ralentissant l'allure, j'allais m'habituer à la douleur, qui disparaîtrait finalement en Espagne, 7 jours plus tard. Le 28 Août, au départ de Arrès - à qui je décerne le trophée du meilleur accueil - j'allais découvrir le plaisir de la marche sans bobos, sans ampoules, et sans fatigue. Je m'étais laissé dire que le moment venait où la marche n'était plus un problème sur le plan physique. C'est vrai. Cela m'aura pris deux semaines.

Le 31 Août - Puente la Reina

Puente la Reina. Point de départ d'une masse grouillante de pèlerins. L'auberge municipale propose une centaine de lits, et il ne me faut pas long pour comprendre que les choses ne seront désormais plus les mêmes. Et dire qu'il y a deux semaines, je me plaignais de la voix d'Arles - qui traverse Toulouse - où je pestais de me trouver systématiquement seul le soir. Comme j'aurais aimé, alors, avoir un peu de compagnie, le temps d'un repas, pour partager le début de mes aventures avec quelqu'un !

Et me voici à l'opposé de cette situation. Passez une nuit au milieu de 80 inconnus, pour voir. On n'y voit personne, finalement. On ne croise pas deux fois la même tête. Les gens s'occupent de leurs affaires. La situation aurait été pire, toutefois, si je n'avais retrouvé ce cher Louis, soixantenaire originaire d'Oloron Sainte-Marie, et son enthousiasme débordant à coup de "Des nouilles ! Quel bonheur !" qui donnerait la pêche à un dépressif.

Je réalise que le juste milieu entre la France et ici se trouvait précisément entre les deux. Une demi-douzaine de compagnons dans les gîtes, des visages familiers ici et là dans la journée ...

Le 5 Septembre - La vie, une mélodie

Le gîte de Tosantos. Après un repas convivial à 30 sur une table visiblement prévue pour moins de convives, une moitié d'entre nous nous rassemblons pour un temps de prière. Les textes, d'abord lus, sont traduits ensuite par l'un ou par l'autre, pour au final être prononcés en espagnol, en Allemand, en Français et en Anglais. Aucune langue n'est commune à notre petite assemblée. J'en comprends la moitié, mais j'écoute quand même les voix calmes. La linguistique sonne comme une mélodie. Comme un chant. Le chant du chrétien. Le chant du pèlerin.

Aujourd'hui, je marchais sur le chemin, avalant la route devant moi, la changeant en souvenir. Et sans que j'y ai pris garde, la route chantait. Le soleil me frappait de ses rayons, parfois pénible, et lui aussi chantait. Autour de moi, j'étais encerclé de collines, à perte de vue. Collines qui à leurs tours jouaient une symphonie. Et tous les éléments s'étaient joints dans un orchestre aussi tonitruant qu'in audible, dont mes pas métronomiques battaient le rythme, et auquel je n'avais pas été attentif.

Le temps n'est plus à la prière. Il est tard, j'ai sommeil. Il faudra que j'écoute le chant de la vie, demain. Ne pas oublier ...

Le 11 Septembre - Un bout de saucisson, un coin où dormir et un bâton

Mansilla de las Mulas.

La journée n'est pas finie pour moi. J'aimerais marcher encore. Mais mon sac est trop lourd, trop lourd ! Je trouve une poubelle, et y range mon sac à viande, ma deuxième gourde, un pantalon K-Way et des lunettes de soleil toutes abîmées. Ça n'a l'air de rien, mais je sens nettement la différence de poids !

"Tout ce qui est inutile est trop lourd." A graver dans le marbre.

Finalement, peu de choses sont réellement utiles. A Toulouse, j'ai un appartement, une voiture, un vélo, un téléphone, un ordinateur, un home-cinéma. Vous savez quoi ? On s'en passe très bien. Le deuxième enseignement du camino, après la liberté, c'est la simplicité. Je mange du fromage et du saucisson tous les jours depuis des semaines. Le soir, je prend ma douche en espérant que l'eau reste tiède, et je dors sous un toit. Et mon bâton, symbole de ma progression. C'est à peu près tout. Rien ne me manque. Tout ce qu'un homme peut accumuler dans sa vie comme bien matériel n'a finalement aucune importance d'aucune sorte. On appelle ça "confort", on parle de "loisir". On dit que c'est "utile".

Mais en fin de compte, avec un bout de saucisson, un coin où dormir et un bâton, on s'en sort aussi bien. Voire mieux. Le matérialisme ne fait finalement que nous éloigner de nos racines d'êtres vivants, et nous isolent les uns des autres. La société des transports et ses voitures vrombissantes, la société de communication et ses téléphones qui agacent tout le monde, voilà où on se trompe. Nous sacrifions nos âmes sur l'autel du capital. Les valeurs humaines ne servent plus à rien, tant que la société nous reconnaît. Et elle nous reconnaît quand on consomme. Pas quand on donne un sourire à un inconnu.

Le 16 Septembre - La routine est de retour

Que la montagne est belle ... Dommage qu'il y ait tant d'agitation sur le chemin. Je me repose à l'écart, jouissant du panorama. Le ciel est bleu, le soleil chaud, la bise fraîche. C'est le bonheur !

Je traverse Hospital da Condesa, après y avoir fait une pause.

Je fais un kilomètre de plus.

Je suis épuisé. Pourquoi ne suis-je pas resté à Hospital ? La réponse est simple. La routine. Elle encore... J'aurais dû m'arrêter. J'étais déjà fatigué, l'endroit était très agréable, c'était la meilleure décision à prendre. Mais l'habitude m'a fait continuer, car pèlerin que je suis, je ne suis plus bon qu'à marcher, même au delà de mes forces. Je ne sais plus rien faire d'autre.

Et je me suis enfermé dans la solitude. Depuis Atapuerca, les autres sur le chemin marchent moins que moi. Sûr de ne jamais revoir mes compagnons de route, je prends à peine le temps de discuter. Je marche jusqu'à n'en plus pouvoir et je dors.

Qu'est-ce que la routine ? Est-il possible de lui échapper ?

Toutes ces questions, dans ma tête ...

Je suis loin de m'en inquiéter autant que ce fameux 6 Septembre. J'ai l'impression que je suis allé au bout de la logique. Si la routine m'a rattrapé ici, sur le chemin, où je n'ai jamais été aussi libre, elle me rattrapera tôt ou tard, quoi que je fasse. Et d'une certaine manière, je l'accepte. L'essentiel doit être ailleurs. Dans le fait d'être vivant, il doit déjà y avoir de la routine, au fond des choses.

Mais qu'est-ce que "être vivant" ?

Le 17 Septembre - Couché sur le carrelage

J'arrive, la nuit bien tombée, à Ferreiros. L'auberge est pleine à craquer. Deux français qui sont là depuis 16H me disent que c'était le cas à leur arrivée. Mais d'où sortent tous ces gens ?

Sans doute de Sarria, quelques 13 kms plus tôt. Sarria est une grande ville stratégiquement situé à 100 et quelques kilomètres de Santiago, et c'est le point de départ de nombreux "pèlerins du dimanche". Car voilà, le statut de pèlerins s'obtient à Santiago, après avoir parcouru les cent derniers kilomètres. Certains n'en font pas plus. On les voit se balader avec un sac comme pour aller en picnic, par troupes ou en couples. Ils jettent leurs papiers par terre, ont fini leurs journées à 13H. De vrais touristes.

Il y en avait déjà, des touristes, sur le chemin. Il y avait des randonneurs, aussi. Plus sportifs, ils laissent de côté l'aspect spirituel du camino, ils marchent également en groupes, parfois nombreux. Dans cette foule, on trouve même parfois un pèlerin, un vrai. Il se balade seul, avec un bâton en bois, et quand on lui parle il répond de façon très personnelle, et a des idées très construites sur des sujets parfois très compliqués. Lui aussi, il réfléchit depuis des centaines de kilomètres.

J'aurais aimé que Gérard soit là. Je me serais senti moins mal à l'aise, sur mon tapis de sol à même le carrelage.

Le 20 Septembre - Devant la cathédrale

Minuit. Las d'attendre un sommeil qui ne vient pas, je me lève et quitte mon petit coin que je m'étais trouvé dans la forêt pour dormir quelques heures. Je suis à 15 kilomètres de la cathédrale, et je compte bien y arriver avant le lever du jour.

Une heure et demi du matin, je m'effondre. Cette côte dans l'obscurité totale des arbres

m'assassine. Je trouve quelque chose sur le chemin. Une exploitation forestière, ou je ne sais quoi. Il y a des branches partout, pas moyen de me dégager un espace. Tant pis. J'y mets mon tapis de sol, me glisse dans mon duvet famélique, et m'endort immédiatement.

Je me réveille. Une heure s'est écoulée. Un cycle de sommeil. J'ai froid. J'enfile mon sursac et me rendort.

Une heure de plus. Il est trois heures du matin passé, je vais un peu mieux. Je repars : cette fois, c'est la bonne !

La nuit est sombre. Quand les arbres cachent les reflets de l'aéroport sur les nuages, je n'y vois pas à un centimètre. J'aime marcher dans l'obscurité totale. Une vague lueur rend la route très légèrement visible. Et puis j'ai ma lampe torche, que j'allume toute les minutes ou demi-minutes pour voir où je vais.

7H30. La cathédrale est en face de moi. Le soleil se lève. La place est vide : les touristes dorment encore. Alors c'est cela, que l'on ressent ? Mais qu'est-ce que je ressens, au juste ? Suis-je "content" d'être ici ? On m'avait prédit des larmes d'émotions, une gorge nouée, mais où sont-elles ? Finalement, je n'ai jamais réalisé que j'étais sur le camino, pourquoi ressentirais-je quoi que ce soit ici ? Car j'étais déjà sur le chemin, du jour où j'ai décidé de partir. Et d'une certaine manière, j'y serais encore quand, deux mois plus tard, j'en ferais le récit. Le camino n'est pas un lieu où on peut simplement "être" ou "ne pas être". Le camino, c'est un état d'esprit. Une philosophie. Une façon de vivre.

Au fil des kilomètres, j'ai appris à être libre. J'ai découvert la simplicité. J'ai vécu, j'ai vu, j'ai ressenti. Mon monologue interne, je l'ai laissé s'exprimer. J'ai compris beaucoup de choses.

Je repense à mes compagnons de route. Gérard, Louis, Lionel, Fabian, Alex, Delphine, Sabina, Kally, et tant d'autres dont je n'ai pas retenu le nom. Où êtes-vous, vous avec qui j'ai partagé un bout de chemin ou un repas revigorant ?

Je suis à Santiago. Une page se tourne. Mais l'aventure n'est pas finie. Et pas seulement parce que Fisterra est encore à 90 kms. Elle ne finira jamais.

Le 23 Septembre - Le bout du monde

On a passé la nuit à l'hôtel. Gérard et moi. Gérard a 58 ans, est toulousain, parti 2 jours après moi. Autant dire qu'il a la forme. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir faire 1250 kms à pieds en 40 jours.

Fisterra nous a accueilli hier, et nous avons posé le bâton en sachant que l'aventure était terminée. Nous étions au bout du chemin.

Ou presque. Car trois petits kilomètres, ultimes, nous séparent de la fin du monde. La Finis Terrae, point émergé le plus à l'ouest d'Europe.

Cette journée, c'est celle du repos du guerrier. On fait une sieste sur un rocher au bord de l'océan. Le soir, on grignote sur la plage en regardant le soleil se coucher. Demain, nous prendrons le bus, de retour sur Santiago. Après demain, un autre bus nous mènera jusqu'à Toulouse. Jusqu'au monde moderne. Loin de cette liberté. Loin de cette simplicité de vie.

Vraiment ? Vous y auriez cru, vous, à ce charabia ?

L'aventure n'est pas finie. Le camino est désormais une partie de moi-même, je n'oublierais jamais le refuge templier de Manjarin où j'ai cru toucher Dieu, ni le gîte d'Arrès et ce couple dévoué qui nous accueillait comme une famille, ni cette fois où la nuit m'est tombée dessus jusqu'à ce que je n'y vois plus qu'à la lueur de ma torche. Le cri que j'ai poussé sur la colline m'a libéré du carcan social qui emprisonnait Gilles autrefois, ce Gilles qui s'apprête à rentrer chez lui, ayant sans doute moins changé qu'il l'aurait voulu, mais qui aura vu, qui aura vécu, qui aura ressenti.

Le camino, à présent, c'est dans la tête qu'il faut le faire. Et c'est une aventure bien plus grande.

Le 9 Septembre - Tu veilles sur moi

Carrion de los Condes. 18H. Je n'ai pas envie de m'arrêter. Je veux marcher encore !

Mon guide m'indique que la prochaine étape, Calzadilla de la Cueva, est à plus de 16 kms. Si je pars, j'arrive à 22H. Le gîte sera peut-être fermé. Au pire, je devrais dormir dehors. Et une telle distance reste imposante. Sans compter qu'il fera nuit noire d'ici là.

Je pars. Sans une hésitation. Ma bonne étoile me guidera. Elle me dira quel pas faire pour ne pas tomber. Si je tombe, elle ralentira ma chute. Quoi qu'il advienne, quoi que je fasse, tant que je le fais avec cœur, je sais que je ne risque rien.

Je pars, la route est rectiligne, tracée comme une autoroute. Une autoroute pour pèlerins. Je suis seul, totalement seul. Une voiture me double, peut-être. Pas plus. Je fais une pause.

Le jour commence à tomber. Le soleil est de plus en plus bas. Ça y est, il disparaît, la lumière diminue, j'y vois de moins en moins, l'air se rafraîchit. A ma gauche, loin, les lumières d'une ville apparaissent.

Il fait nuit. Nuit noire. Pas besoin de lampe torche, un aveugle n'aurait qu'à marcher tout droit sur un chemin qui, le matin, aurait été monotone. La nuit m'a complètement enveloppé.

Il n'y a rien devant moi. Rien que l'obscurité.

21H. 21H15.

A ma gauche, les lumières de la ville me semblent si loin, pourquoi ne puis-je pas voir celles de Calzadilla de la Cueva ? Je suis sur la meseta, il n'y a rien de plus plat au monde à part la mer. Elles ne peuvent quand même pas être si loin ?

Je nage dans un océan nocturne. Dans moins d'une heure, à coup sûr, il sera trop tard pour arriver au gîte. Et toujours aucune lumière à l'horizon ...

Bonne étoile, tu veilles sur moi, je le sais. Et moi, je ne me suis jamais senti aussi bien ...

